

Le Bulletin Freudien n° 6

Mars 1986

Çuite infinie

Jean-Pierre LEBRUN

Ce ne sera pas le seul des paradoxes que nous rencontrons à propos de l'alcoolique que celui de constater qu'une association de psychanalystes se référant à l'oeuvre de **Freud** et à celle de **Lacan** prenne comme objet de travail l'alcoolisme, alors que si Freud s'est référé à plusieurs reprises au buveur, **Lacan** quant à lui, semble bien - du moins à ma connaissance, et. celle de quelques autres - ne jamais l'avoir évoqué.

La question d'emblée mérite donc d'être posée. Qu'est-ce qui fait que des psychanalystes dits lacaniens s'intéressent au problème de l'assuétude alcoolique ' La prétention de la psychanalyse lacanienne irait-elle jusqu'à mettre son grain de sel dans une telle question dont il faut bien dire qu'habituellement, elle ne s'en préoccupe guère, la laissant plutôt au psychiatre ou au travailleur social Devrait-on voir dans cette démarche un quelconque expansionnisme ? Il n'y - a pas de raison de mésestimer une telle perspective a l'heure ou **Lacan** sert parfois - pour ne pas dire souvent- de bannière sous laquelle il y aurait à conquérir le marché culturel de l'inconscient. Pourtant la perspective dans laquelle ces journées ont la prétention de se tenir est quelque peu différente, à la fois plus restreinte, et en même temps plus large.

Perspective plus restreinte, car comme **Freud** l'avait déjà très bien indiqué, notamment dans ses nouvelles conférences, la psychanalyse n'est nullement une conception du monde, une Weltanschauung, et rien ne justifie ni n'autorise que l'alcoolisme devienne ce phénomène que l'on puisse annexer à ce qui serait une telle conception. Perspective plus ambitieuse, plus large, car si l'analyse, loin d'être une conception du monde, se veut pouvoir rendre compte de l'organisation de la psyché au même titre - mais pas de la même façon - que la science rend compte des phénomènes de la biologie par exemple, il n'y a rien qui permette de laisser hors de son champ une pathologie telle que celle que nous évoquons aujourd'hui.

Et ceci d'autant plus que, par son retour à **Freud**, **Lacan** nous a permis de repérer les fondements des processus psychiques dans le langage lui-même, et ce qu'il en est du sujet, comme un effet du signifiant.

Si **Freud** nous a amenés à prendre en compte ce qu'on a appelé depuis, son pansexualisme, c'est-à-dire l'omniprésence du registre du sexuel dans la vie psychique, **Lacan** quant à lui, nous a permis de fonder ce pansexualisme dans le langage lui-même, dans ce qui constitue la spécificité de l'être humain, dans ce qu'il a depuis appelé le parlêtre.

Là où **Freud** avait théorisé l'incidence dans la vie psychique d'un manque dans la catégorie de l'avoir, **Lacan** reprend ce manque et en fonde la radicalité dans la catégorie de l'être. Si l'enfant rencontre la possibilité du manque en se confrontant à la différence des sexes, ça ne sera en quelque sorte que le second moment du heurt ; son mal-heurt fondamental étant bien celui d'avoir dû pour accéder à une position de sujet, passer par le discours de l'Autre, et y laisser en quelque sorte des plumes, son être ne tenant désormais sa consistance que d'une exi-sistence, que d'une "sistance" dans l'Autre. L'universalité de la découpe signifiante arrime en quelque sorte la catégorie du manque dans le registre de l'être, là où l'universalité de la différence des sexes arrime la catégorie du manque dans le registre de l'avoir.

Ceci porte à une conséquence de taille.

Pour l'être humain, la sexualité ne va pas de soi, et si l'anatomie n'est pas sans constituer un destin, en aucun cas, elle n'arrivera à l'épuiser, condamnée qu'elle se trouve à être reprise dans cette autre satisfaction à savoir qui la spécifie comme sexualité humaine, celle du langage.

La sexualité humaine est en effet celle qui se trouve d'emblée contaminée par son inscription dans l'ordre langagier.

"Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction ... et la jouissance dont dépend cette autre satisfaction est celle qui se supporte du langage" nous dit **Lacan** dans son séminaire *Encore*.

En somme, si l'on peut dire que le mâle possède la pièce pour mettre au trou de la femelle, le fait même que l'être humain se dise et soit dit mâle ou femelle

subvertit radicalement l'aptitude de cette pièce à pouvoir être mise au trou. Se dire ou être dit mâle ou se dire ou être dit femelle est en fait mort de l'être mâle ou de l'être femelle. Et du même coup impossibilité de l'inscription de ce qui ferait rapport sexuel. Il restera néanmoins pour le parlêtre un choix, celui d'avoir à se dire " ou " selon le lieu d'où il va tenir sa parole, et dans un tel choix, son anatomie ne sera pas indifférente. Manière de dire que pour l'être humain, ce qui fait destin, c'est le langage.

Car, en effet, ce à quoi nous autorise en nous y obligeant, le langage - autrement dit la structure - c'est bel et bien le choix de deux places d'où parler, et seulement deux, la troisième n'étant jamais que celle de l'ange, donc de la bête.

Une manière relativement commode de prendre la mesure de la nécessité de ce choix - qui n'a évidemment rien de délibéré faut-il le rappeler ? - est de repérer la façon dont l'enfant fait l'apprentissage du jeu de cartes, tout au moins dans nos cultures.

.

Comme vous le savez sans doute le premier des jeux qu'il appréhende, c'est la bataille. Chaque carte n'a de valeur que parce qu'elle vaut plus ou moins que l'autre carte, et dans un duel, le jeu finira comme on le sait, soit jamais, soit par la mort de l'un des deux partenaires, une fois que celui-ci ne dispose plus de cartes. Je ne vous ferai pas de longues explications sur le rapport de ce jeu au stade du miroir, et aussi à la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave.

Le second jeu auquel l'enfant a très spontanément accès est quant à lui un peu plus élaboré. Il s'agit du jeu du "valet puant", ou encore dit du valet de pique. Il s'agit d'ôter du jeu une des 52 cartes, en l'occurrence le valet de trèfle, et dès lors de jouer avec les 51 cartes restantes réparties en nombre plus ou moins égal entre les joueurs. Chacun de ceux-ci tire une carte à celui qui se trouve à sa droite et se fait tirer une carte par celui qui se trouve à sa gauche. Comme un joueur peut retirer de son jeu les cartes en miroir - il peut jeter le deux de carreau et le deux de coeur s'il a ces deux cartes en mains - la seule carte dont il ne peut jamais se débarrasser est le valet de pique puisqu'il n'a plus d'équivalent. Nous connaissons tous l'ensemble des manifestations qui accompagnent le passage du valet de pique des joueurs à l'autre. D'où d'ailleurs le nom de valet puant, du valet qui restera dans les mains du perdant.

Cette petite évocation - outre, son intérêt psychogénétique car il n'est pas indifférent du tout que les enfants commencent à jouer bataille pour ensuite

savoir jouer au valet puant - cette petite évocation me semblé particulièrement apte à faire entendre les conséquences de l'opération langagière pour l'être humain, ainsi d'ailleurs que en quoi consiste cette opération pour chaque individu, à savoir ce que **Lacan** a appelé la métaphore paternelle et la signification phallique.

Le fait de la spécificité donnée au valet de pique ne tient qu'au retrait préalable du jeu du valet de trèfle, et l'on voit dès lors que la présence du valet de pique détermine, bien deux positions possibles : celle de cette carte privilégiée, qui en quelque sorte vectorise le jeu, et celle de n'importe quelle autre carte dont la singularité n'aura que peu d'importance eu égard à la position de la carte privilégiée qu'elle n'est pas.

Disons dès lors que le dire « mâlement » sera dire de ce lieu du valet de pique, du S1, du phallus, dont il y a lieu tout de suite de relativiser le pouvoir, puisqu'il n'est là qu'au titre de semblant.

Le dire « femellement » sera donc dire de cet autre lieu, non identifiable à l'une des cartes dans sa singularité, S2, et il n'est sans doute pas inutile de préciser que ces deux positions différentes sont générées par l'opération de retrait d'une des cartes qui a d'un seul et même coup positionné différemment et la carte maîtresse et les autres.

Précisons qu'il ne s'agit nullement ici d'identifier un discours masculin et un discours féminin, mais de prendre en compte par cette évocation l'effet de l'inscription dans une suite d'éléments discrets dont l'un a été mis hors course, effet qui n'est autre que de déterminer deux lieux possibles d'où désormais parler.

Remarquons par ailleurs comment pour chaque individu, l'opération d'inscription dans le jeu langagier, ou dans le jeu de cartes est conditionnée par l'intervention paternelle, qui d'interdire au moins une jouissance, celle de la mère, celle de la chose, positionne du même coup une des cartes en position particulière, un signifiant en position particulière, à savoir le signifiant du Phallus.

A partir de ce moment-là, c'est le signifiant phallique qui est positionné comme tel, comme tiers, et c'est la fonction langagière elle-même qui est par lui symbolisée : "le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir" nous dit Jacques **Lacan** dans son article consacré à "la signification du Phallus". (1)

(1) Ecrits, p. 692

Plus tard, dans son séminaire “Encore”, il assimilera fonction langagière et fonction phallique en même temps qu’il frayera la voie à l’élaboration du “pas-tout”, du pas-tout dans la fonction phallique.

“Une femme y est pas toute dans la fonction phallique, ce qui ne veut pas dire qu’elle y est pas du tout. Elle y est pas pas du tout. Elle y est à plein, mais il y a quelque chose en plus”. (1) Et d’introduire là une jouissance supplémentaire, une jouissance du corps qui est au-delà du phallus.

La prise en compte de la prévalence de l’ordre langagier du signifiant permet donc de mettre en évidence une double modalité de la jouissance : la jouissance phallique comme étant celle du langage, comme liée à cette autre satisfaction dans laquelle les besoins de l’être humain sont nécessairement impliqués, et la jouissance de l’Autre, comme supplémentaire à la première, comme jouissance du corps, comme non gérée par la signification phallique.

Cette jouissance Autre, si elle peut être en quelque sorte située hors langage, n’en est par pour autant hors signifiant. Car une chose serait de ne pas entrer dans l’ordre du signifiant - ne pas jouer aux cartes, ce qui pour l’enfant est proprement mortel comme le rappellent l’expérience de Frédéric II qui régna de 1190 à 1250 autre de s’inscrire dans une organisation signifiante non gérée par la signification phallique - ce qui équivaldrait jouer aux cartes sans jouer au jeu du valet de pique, cette dernière possibilité comme nous pouvons l’entrevoir peut tenir à deux types de phénomènes : soit que le valet de trèfle n’ait pas été retiré, soit que l’on ne veuille pas tenir compte de la spécificité de la position du valet de pique.

Dans le premier des cas, ce qui est évoqué, c’est plutôt le mécanisme de la psychose, soit la forclusion et l’absence de refoulement originaire.

Dans le second cas, est plutôt évoqué une façon de désavouer la fonction phallique elle-même, et de perpétuer dès lors un usage du signifiant qui ne soit pas géré par la signification phallique sans qu’il y ait pour autant forclusion.

(1) Le Séminaire XX, p. 69

On peut émettre l'hypothèse que dans le cas de l'alcoolique, c'est à un tel type de mécanisme - un désaveu - que nous sommes confrontés, désaveu dont les conséquences seraient de laisser dès lors côte à côte mais inarticulées, comme clivées en quelque sorte, les deux modalités du signifiant, l'une gérée par la signification phallique, l'autre où nul signifiant n'est privilégié, et où c'est alors la limite naturelle - la mort - qui sert de borne, de seul repère de ce qui autrement ne serait plus qu'une suite infinie.

La lecture du livre de Malcolm **Lowry** - écrit dans le discours - est à cet égard exemplaire où l'on voit se succéder des passages communs, à d'autres où tout repère semble avoir disparu, ce qui d'ailleurs n'est pas sans susciter cette impression particulière qui caractérise la lecture de cet ouvrage.

Le drame de l'alcoolique a depuis longtemps été abordé par sa duplicité, celle de sa vie privée et de sa vie publique, celle de l'ivresse et des périodes de jeûne, celle de son humeur tantôt hypomane, tantôt suicidaire, indépendamment d'ailleurs de son état d'imbibement.

Tout ceci qui fait qu'on peut le rencontrer et comme un héros - ainsi que John **Huston** nous présente le Consul dans son adaptation cinématographique - et comme un déchet, échouant au fond du ravin sous une identité qui n'est même pas la sienne ; tout ceci ne va pas se retrouver seulement en alternance comme chez le névrosé, alternance pivotant par exemple dans une suite de dépression et d'engourdissement, mais bien plus comme une double face non moebianisée de la même médaille. Cela pourra même aller jusqu'à évoquer un bilinguisme dont le locuteur se verrait successivement parler l'une ou l'autre langue, mais sans qu'il ne connaisse le mode de traduction de l'une à l'autre. La seule chose qui serait en sa possession serait la clef d'un conduit secret qui le ferait accéder à l'autre langue. Pour l'alcoolique, entendez l'alcool grâce à quoi il peut en profitant en quelque sorte de son effet évanouissant, se brancher directement sur la langue de l'Autre, sans avoir à se coltiner le malaise du sujet ce qui alors gère sa parole n'est plus la signification phallique avec ses contraintes, mais plutôt une suite de mots qui n'est pas sans évoquer la jouissance mystique, ainsi que le disait **Lowry** : "les agonies de l'ivrogne trouvent une exacte similitude dans les agonies du mystique qui a abusé de ses pouvoirs".

Fonctionnement en "roue libre" en quelque sorte, création d'un sentiment d'harmonie avec le grand Autre dont l'aspiration comme l'indiquait **Descombey** est sans doute le ressort principal de l'assuétude. Ces deux langues, celle de la grisante ivresse et celle du réveil gris ne sont pourtant pas lestées de la même

façon, le seul rapport étymologique existant entre ivresse et ivraie devrait déjà nous le faire entendre. Le bon grain, la bonne langue, celle qui convient, la normale, l'alcoolique sait que c'est celle qui est gérée phalliquement, mais quand même, cet autre jouir, cette autre langue, celle de la cûite infinie, est celle où le flux des signifiants permet de noyer la coupure signifiante elle-même, d'en émousser en quelque sorte le tranchant. L'on connaît d'ailleurs le débit particulier de l'imprégnation alcoolique où les mots prononcés ne se détachent plus les uns des autres. L'alcool serait-il dès lors ce sauf-conduit qui permet le passage d'un fonctionnement de la langue à un autre ticket aller- simple, le retour n'étant assuré que par la progressive péremption de ses effets, condamnant ainsi cet ivre de l'ivresse à sans cesse désavouer l'ordre auquel il ne peut échapper et donc à recommencer le cycle dans une sorte de mouvement perpétuel qui ne finira qu'avec la concession à perpétuité. Car comme nous le savons l'alcool tue lentement, ce qui arrange bien l'alcoolique, car il n'est pas pressé. Il ne vise en effet pas le suicide, ce qu'il attend c'est plutôt d'être, pour reprendre le mot d'**Artaud** à propos de **Van Gogh**, un suicidé de la société.

Référencer ainsi la pathologie de l'alcoolique à la fonction langagière elle-même pourrait nous amener par ailleurs à interroger le type d'organisation oedipienne qui préside à une telle panoplie. Car si l'on peut dire que l'alcoolique n'a pas de père, il serait sans doute utile de préciser davantage en quoi le père qu'il a eu a été à la fois susceptible de lui assurer l'opération qui l'a mis à l'abri de la psychose, et en même temps inapte à lui permettre l'accès à une position désirante, comment en quelque sorte ces deux aspects du père, père réel et nom du père apparaissent clivés.

Si par ailleurs l'on peut dire que l'alcoolique a une mère, il y aurait à creuser en quoi celle-ci l'a à la fois introduit dans l'ordre symbolique dans la mesure où elle s'est barrée, où elle s'est supportée absente, mais sans en quelque sorte aller jusqu'aux mots. Manière peut-être d'indiquer que l'alcool viendrait à l'endroit où se situe la bobine dans l'observation de **Freud** à propos de son petit -fils, qu'il évoque dans « Au-delà du principe du plaisir », à savoir entre la mère et le mot.

C'est bien en effet de la mère - ou de celle qui viendra à sa place, toujours unique, la seule dont il pourrait être aimé; à ce propos toujours dans *Le Volcan*, le couple Geoffrey et Yvonne est éloquent, - qu'il attend la délégation de l'exercice du pouvoir, soit une distribution maternelle là où doit advenir une inscription dans l'ordre paternel, ce qui dès lors ne peut qu'aggraver son impuissance.

Ceci ne fait que mettre en évidence ce trait bien connu de la clinique de l'alcoolique, où c'est toujours avec le conjoint que les choses sont déjà jouées, et qu'il est extrêmement difficile de s'introduire tiercement dans cet univers sans en arriver à exiger en quelque sorte une guérison d'avance.

A ce propos, il n'est peut-être pas inutile pour le psychanalyste de cerner ce qui est à l'oeuvre comme ressort d'une intervention dont on ne peut que reconnaître l'efficacité, fût-elle à minima, celle des Alcooliques Anonymes. Il semble bien que dans leur intervention, ils arrivent à prendre en compte cette difficulté d'introduction d'une position tierce. Comment en effet louvoyer entre l'inscription dans la lignée paternelle d'avance sujette à rebuffade, et la mise en cause de la toute-puissance maternelle dont l'échec signerait du même coup la ruine narcissique. N'est-ce pas ce qui sous-tend l'action des Alcooliques Anonymes lorsqu'ils parviennent à garantir narcissiquement celui qui renoncerait à l'usage de l'alcool d'une inscription dans un ordre non pas paternel, mais fraternel. Peut-être aussi possibilité pour l'alcoolique de jouer le scénario évoqué tout à l'heure par le jeu du valet de pique. "Tout est possible, à condition que tu renonces à une seule chose l'alcool". Au moins une jouissance à laquelle il doit être renoncé, moyennant quoi inscription dans une identité, fût-elle anonyme. La façon dont, quinze ans ou dix jours après son arrêt de prise d'alcool, l'alcoolique anonyme se présente est à cet égard révélatrice: Je suis Pierre, Paul ou Jean ... et je suis alcoolique. Je suis un alcoolique qui ne boit plus. Reprise en quelque sorte de ce scénario du rapport au signifiant dans la constitution de la signification phallique.

Possibilité peut-être pour l'alcoolique de rattraper son désaveu mais de manière latérale en quelque sorte, par l'assurance narcissique garantie par la collégialité du groupe.

Manière de repérer qu'un progrès n'est pas tant à attendre de ce que des contradictions se lèvent, ou s'abolissent, mais bien plutôt de ce qu'elles puissent se gérer.

Et ceci nous amène pour conclure à positionner quelque peu à partir de ce qui précède, les axes de l'éventualité thérapeutique.

Il me semble que trois lignes de force sont à épingleter.

D'abord que pour l'alcoolique, vouloir ou pas, il ne peut échapper aux nécessités de la structure, et le passage par la voie phallique est incontournable. La question serait plutôt, ainsi que je viens de l'évoquer à propos des Alcooliques Anonymes, de savoir comment l'y inviter sans pour autant être mis à la place du juge ou du médecin, ce qui est loin d'être évident. A cet égard, le psychanalyste n'est

13.

peut-être pas sans armes, lui dont la charge est de repérer la place où il est mis dans le transfert, et de ce fait la façon dont sera lestée chacune de ses intentions, fût-ce son silence.

Cet inéluctable devoir phallique est sans aucun doute ce qui permet d'entendre l'importance particulière du "travail" dans les propos de l'alcoolique et dans son investissement. Et comme la clinique nous l'apprend, une appréciation précise de ce qui lui reste de son aptitude à s'inscrire dans cette dimension est tout à fait utile dans la détermination du pronostic.

Ensuite, comme l'a rappelé à plusieurs reprises Ch. **Melman**, l'alcoolique a besoin d'être garanti du côté de son narcissisme, il n'acceptera pas sans conditions de perdre la proie de la jouissance qu'il sert pour l'ombre de celle que lui promet le commun des mortels. C'est bien souvent ici que le groupe et l'image du semblable qu'il véhicule lui sera d'un apport bénéfique, et l'on voit dès lors qu'une telle nécessité n'est pas sans mettre à mal le psychanalyste, habitué qu'il est à dénoncer les leurres de l'image narcissique. Charge pour lui dans sa confrontation éventuelle à la clinique de l'alcoolisme de ne pas confondre maîtrise, moïque et maniement de la gérance phallique.

Enfin, de renvoyer une telle clinique aux contraintes de la découpe signifiante, n'est pas sans évoquer la possibilité de l'écriture comme progrès dans le maniement de cette coupure.

S'il n'y a pas lieu de faire de l'écriture éventuelle de l'alcoolique l'équivalent d'une cure analytique, il reste pourtant à questionner si, pour lui, l'amener à l'écriture n'est pas équivalent au trajet que l'on est en droit d'espérer.

Dans sa pièce “Hedda Gabier”, Henrik **Ibsen** met en scène Lövborg, personnage de qualité, alcoolique et écrivain potentiel aux prises avec deux figures maternelles : Théa, mère-terre qui supporte sans défaillir l’investissement de Lövborg et l’amène à écrire son livre, et Hedda Gabler, mère-océan qui finira par engloutir le projet de Lövborg et le reprecipiter dans l’alcool et dans la mort. Lorsque pour la première fois Hedda Gabier rencontre Théa, l’auteur, dont **Freud** avait déjà vanté la finesse d’analyse, lui fait commettre un lapsus éloquent : en s’adressant à Théa, Hedda Gabier l’appelle “Thora”. Vous savez tous ce qu’évoque la Thora, c’est “LE” livre sacré par excellence.

Le génie du poète aurait-il ici encore anticipé l’analyste en nous évoquant la place à tenir pour permettre à l’alcoolique de sortir de ses brumes ? Place qui, autrement dit, permettrait de passer “de l’ivre au livre”.